

ELENA GUEUDET MOTTE

Université de Paris Sorbonne

Du cercle parfait de la solitude – Charles Juliet en poésie

On me demande : Charles Juliet, c'est qui ? Je dis :
c'est quelqu'un, assis sur un banc. Il parle, de loin
en loin, et sa voix n'est ni trop éteinte ni trop forte,
et sa voix est assez juste et claire pour vous
permettre d'entendre votre propre voix,
pour dissuader la nuit d'être entière.¹

Christian Bobin.

Je dis : promeneur solitaire d'un autre temps. Poète marcheur, arpenteur des rues lyonnaises, singularité perdue dans le commun. Je dis : une solitude qui parle aux autres solitudes, pour atténuer la douleur et consentir au silence.

Charles Juliet nous a laissé une œuvre indissociable de sa propre vie, où écriture et connaissance de soi se confondent. Ses poèmes sont tout à la fois les outils et les fruits de son cheminement existentiel. De cette existence marquée au fer de la solitude, les poèmes recueillis – depuis *Affûts* en 1990 jusqu'à *L'Opulence de la nuit* en 2006 – nous donne une vision claire et témoignent du chemin parcouru. Mais l'enjeu demeure de résoudre cette solitude dialectique, vide et pleine tout à la fois, point de départ et d'arrivée, « transmutée » pour reprendre le terme même du poète. Tirée du « non » tourmenté du retranchement, elle se hisse au « oui » ferme du consentement, et répond – en retour sur elle-même – à une solitude partagée. Elle

1 C. Bobin, *Correspondance personnelle*, Lettres à Charles Juliet, 1985.

offre un regard rétrospectif sur le parcours, de l'expérience douloureuse de l'exil et des affres du doute à l'apaisement, des *Ténèbres en terre froide* jusqu'à *Une lointaine lueur*.

Cette expérience de la solitude, pour Charles Juliet, s'inscrit dans la réalité quotidienne, depuis l'enfance dans les champs où il gardait les vaches, jusqu'aux rues et cafés de Lyon qu'il hante en solitaire : « perdu en mes pensées / au fond de ce café / où je suis seul / une visite / un moineau / sur ma table »². Fidèle compagne de route, elle change de visage à mesure que le vécu et l'introspection la modèlent. Mais le chemin est sinueux et se soumet à la dynamique du « Re- », telle que la décrit Jean-Pierre Siméon : « Retour, reprise, retouche. Sans cesse sur le métier remettre l'ouvrage. Tout le travail de Juliet (sur lui-même et sur la langue, c'est ici la même chose) est marqué, comme d'un chiffre, du signe Re-. Dont la fonction est ambiguë. Il signifie d'une part l'involution, le retour amont : retrouver la source et l'origine. Il dit d'autre part l'itération, la répétition du geste contre l'obstacle, le paysan qui pioche, l'usure, la lime contre le barreau... »³. Faite de retours, de ressassements et de réflexivité aussi, la poésie de Charles Juliet se déploie, répond aux notes du Journal, mais affirme sa spécificité dans l'extrême condensation de la voix. L'étude des recueils permettra d'appréhender la solitude du poète, de la genèse de l'œuvre à sa maturité et son ouverture vers autrui – autre lecteur solitaire, à l'écoute des voix, avant d'entendre la sienne propre.

Au commencement est la perte, violente, irréparable. Pour tous : cet arrachement à l'éden de la vie intra-utérine. Tiédeur des eaux, oui, rondeur, chaud murmure de la voix qui aime. Mais on sait que pour

2 C. Juliet, *L'Opulence de la nuit*, Paris, P.O.L, 2006, p. 81.

3 J.-P. Siméon, *Charles Juliet : la conquête dans l'obscur*, Paris, J.-M. Place, 2003, p. 16-17.

Juliet cette douleur primordiale est doublée d'une seconde, plus irrévocabile encore : à trois mois, il est dépossédé de sa mère, dépressive, internée dans un hôpital psychiatrique où elle mourra bientôt. "Si le bébé est séparé de sa mère, c'est comme s'il était coupé en deux". De cette coupure, cette béance, il portera désormais la souffrance.⁴

Au commencement, donc, était la fracture, la séparation initiale, primordiale. Au commencement était l'exil. Des terres maternelles, du refuge de la grotte utérine. Au dehors, jeté dans un monde qu'il pressent n'être pas tout à fait le sien : « La solitude, je n'ai pas tellement à la vouloir. Elle m'est imposée. Quand on vit en n'étant pas tout à fait de ce monde, on se trouve le plus souvent seul, incompris. On paraît quelqu'un d'un peu bizarre, d'inadapté... J'en ai beaucoup souffert de cette solitude... (Silence...) »⁵. Mais ce sentiment d'inadéquation au monde qui se nourrit de la confusion première du poète est l'origine même de la quête et du retranchement qu'elle induit. Pour éclairer l'indistinct et comprendre la ténèbre enfouie, le poète fait corps avec cette solitude, en dépit de la souffrance engendrée, pour saisir la solitude vraie, originelle. C'est l'entrée en écriture.

Dans son article de 1998 pour la revue *Topique*, Ghyslain Lévy nous parle de cet exil en terre vide, au seuil de l'œuvre de Charles Juliet, de l'impossible retour au paradis perdu : « Ici, aucun *heimat*, aucune terre natale ne peut venir construire l'espace rétrospectif de la nostalgie, ne peut venir légitimer un sentiment d'exister. L'être-seul est essentiellement illégitime, contestable, non-autorisé. L'indu de son existence exige d'en faire à tout moment la preuve, de faire ses preuves. "L'opprobre, la déréliction, le désespoir, peuvent très bien être les premières "entrées" en littérature" écrit G. A. Goldschmidt »⁶. Parce

4 *Ibidem*, p. 6.

5 R. Barry, *Charles Juliet en son parcours : rencontre avec Rodolphe Barry*, Paris, Les Flohic, 2001, p. 127.

6 G. Lévy, « Écritures de la solitude : Charles Juliet », [dans :] *Topique* 64, Solitudes, Le Bouscat, l'Esprit du temps, 1998, p. 139-149.

qu'illegitime, parce que marqué par la honte, parce que le nourrisson qu'il était a causé la mort de sa mère, parce que le ventre est irrévocablement inaccessible, le retour est refusé et l'exil d'autant plus douloureux. Une oasis dans un désert d'errance. Et le poète demeure attisé par la soif.

Ainsi, dans les premiers poèmes, en amont de la quête, depuis *Ce pays du silence* de 1992 jusqu'à *Fouilles* en 1998, Charles Juliet explore le thème du paradis perdu et sa vacuité. La terre des origines est aride et se refuse. Le poème, désarticulé, exprime le chaos et le démembrément d'un être, dépossédé, qui ne parvient à se dire que par fragments :

sans terre ni
 lieu sans
 but seul sans
 mémoire
 attisant le
 feu qui a
 encore beaucoup
 à dévorer
 j'erre dans
 l'aride mes
 racines rongeant
 la riante terre
 du rien⁷

L'origine de cet exil, la naissance, est décrite comme la blessure initiale et la première marche vers la mort :

chassé du dedans
 nu
 nu
 à jamais
 nu
 le voici désormais voué
 au dehors
 à l'exil

7 C. Juliet, *Fouilles : suivi de L'œil se scrute. Approches. Une lointaine lueur*, Paris, P.O.L, 1998, p. 55.

et le temps déjà en marche
 poursuit sa lente et sournoise
 corrosion
 creuse déjà le chemin
 qui conduit inexorablement
 à la fosse⁸

Répété, réitéré, l'adjectif *nu* – qui est « l'envers de l'*un* »⁹ selon Jean-Pierre Siméon – évoque la vulnérabilité du nourrisson à son premier cri mais aussi « cet intime travail de deuil »¹⁰ qui prélude à une seconde naissance. Nu et exilé, le poète subit cette solitude et n'y entrevoit alors qu'une voie vers la destruction. Sorti de la matrice et jeté dans le monde ouvert, il n'en demeure pas moins prisonnier, privé d'une liberté qu'il s'agira de conquérir : « et il erre sans trêve / prisonnier du labyrinthe / l'expulsé qui marche / en aveugle / accroché à l'épaule / de la mort »¹¹. Cet exil met alors en lumière l'expérience du temps et de sa fuite pour le poète. La solitude prend les traits de la mort qui menace et de l'attente : « heures figées / souffrance nue / solitude / dans la dépossession / ton face à face / avec le temps »¹².

Dès l'enfance, « je restais souvent seul avec mes vaches dans un pré, près d'un bois... »¹³ raconte Charles Juliet à Rodolphe Barry, et cette solitude s'associe à l'ennui : « Dans ma famille il n'y avait pas de journaux, pas de magazines, pas de livres. J'attendais que le temps passe... »¹⁴. Plus tard, adolescent et devenu enfant de

8 C. Juliet, *Ce pays du silence ; précédé de, Trop ardente et L'inexorable*, Paris, P.O.L, 1992, p. 58.

9 J.-P. Siméon, *Charles Juliet : la conquête dans l'obscur*, op. cit., p. 19.
 10 *Ibidem*.

11 C. Juliet, *Affûts*, Paris, P.O.L, 1995, p. 68.

12 C. Juliet, *Ce pays du silence ; précédé de, Trop ardente et L'inexorable*, op. cit., p. 65.

13 R. Barry, *Charles Juliet en son parcours : rencontre avec Rodolphe Barry*, op. cit., p. 11.

14 *Ibidem*, p. 12.

troupe, Charles Juliet sera de nouveau confronté à cet isolement qui se caractérise par une séparation de la mère adoptive. La vie en communauté, à l'École militaire, tranche radicalement avec la vie de paysan, dans la campagne de Jujurieux, et en dépit de la constante promiscuité à laquelle l'auteur est confronté, la solitude est douloureuse, bien que partagée par ses camarades. Au sein de la communauté même, chacun lutte contre sa propre solitude : « L'un de nous a dit plus tard que nous étions tous des handicapés affectifs... Je le pense... Je me souviens qu'un de mes copains écrivait à des entreprises qui expédiaient des prospectus, simplement pour entendre prononcer son nom lors de la remise du courrier. Il ne recevait jamais de lettres, alors il se donnait l'illusion que quelqu'un lui avait écrit... Moi, j'achetais les lettres de mes copains, je les échangeais contre des figues, je les gardais, les relisais... »¹⁵. Les mots sont une réponse, une façon de lutter, bientôt un besoin. Et ce besoin se fera tel que Charles Juliet décide d'interrompre ses études de médecine pour lui obéir et se consacrer pleinement à l'écriture qui s'impose. Dans quelle mesure ce choix est-il l'expression de sa liberté ? Le poète nous le dépeint comme une nécessité qui ne tolérait pas de refus. Charles Juliet s'exile à nouveau, s'extract de la communauté militaire, des rangs serrés – malgré tout rassurants – d'une fraternité en marche vers un avenir, une carrière tout tracés. Le texte liminaire *Le combat*, introduisant le premier tome de son *Journal*, évoque cette nouvelle rupture : « Lui, il se sent seul, différent. Il a peur. La marche solitaire devient nécessaire, urgente. Partir seul. Quitter la colonne. Le texte inaugural devient texte sur l'arrachement, sur cette douleur nécessaire à la marche d'écriture, et qui est renoncement à tout unisson. L'errance qui conduit la marche suit cette loi du retranchement, de

15 *Ibidem*, p. 25.

l'auto-retranchement, comme loi de l'arpenteur-écrivain »¹⁶. L'écrivain fait marche à part mais ce chemin est celui de l'épreuve. Ressassé sous forme de poème dans *L'œil se scrute*, cette expérience fondatrice marque d'une pierre angulaire le cheminement du poète à ses balbutiements : « Et la peur / de ne pouvoir poursuivre / de m'écrouler / De rester seul sur le bord du chemin »¹⁷.

La nostalgie est à présent celle de la communauté. Charles Juliet l'exprime dans la *Lettre à ceux que je n'ai pas oubliés* : « J'étais soudain seul et avec quelle déchirante nostalgie je pensais à vous. J'ai été long à faire le deuil de cette fraternité perdue »¹⁸. « J'avais vécu onze ans en communauté, et tout à coup, je me retrouvais seul chez moi, avec de longues journées où j'étais confronté à moi-même, avec mon envie et mon incapacité d'écrire... »¹⁹ précise-t-il à Rodolphe Barry. Entre 1958 et 1972 s'ouvre alors une longue période de solitude que Charles Juliet associe à une « descente aux enfers », avant que ne paraissent les premiers textes dans *Fragments* en 1973 : « Des jours entiers, je reste seul face à moi-même, silencieux, le stylo à la main, et la feuille demeure blanche. Que vais-je devenir ? Penché en moi, j'observe, je scrute le magma interne. Je cherche à percevoir ce que murmure cette voix qui vagit dans ma ténèbre. Lentement je m'éloigne de mes semblables, de ce que me prescrit la société. La solitude s'accroît »²⁰.

Pour celui qui ose prendre un autre chemin et prendre la parole, tandis que se récuse sa propre

16 G. Lévy, « Écritures de la solitude : Charles Juliet », [dans :] *Topique* 64, Solitudes, *op. cit.*, p. 143.

17 C. Juliet, *Fouilles : suivi de L'œil se scrute. Approches. Une lointaine lueur*, *op. cit.*, p. 223.

18 R. Barry, *Charles Juliet en son parcours : rencontre avec Rodolphe Barry*, *op. cit.*, p. 20.

19 *Ibidem*, p. 49.

20 J.-P. Siméon, *Charles Juliet : la conquête dans l'obscur*, *op. cit.*, p. 44.

légitimité au monde, l'expérience est marquée par la honte. La honte du sans-mots qui entonne une voix, la honte du reclus qui cesse de participer à l'effort commun, n'endosse pas le travail de médecin mais se consacre au labeur d'écriture :

La honte de me savoir à l'écart. De n'avoir à pétrir que des mots. La honte d'oser parler en mon nom. D'oser concevoir et émettre une idée qui sera de moi. D'engager un acte qui porterait au jour ce que la honte a corrompu. La honte de m'éprouver inapte. Insuffisant. De passer outre à ce qui me dénie le droit de vivre. Et de ne jamais chercher qu'à m'enfouir. Me terrer.²¹

Il se dit « paria », « geôle » et « geôlier »²² tout à la fois, à l'épreuve d'une vocation. Ses poèmes, dans l'âpreté et la transparence des mots nus, transcrivent, traduisent au plus juste, la vérité d'une souffrance dans le retranchement. Et les poèmes de pierre s'érigent dans leur sécheresse et leur simplicité, comme autant de jalons sur sa route : « sec pierreux / désaccordé / la vie coule / devant moi / je me rencogne / dans ma honte »²³.

La solitude s'associe alors à la fatigue et apparaît le motif de l'épuisement. Ainsi s'ouvre le recueil *Affûts* :

Atteint le dernier degré de l'épuisement Quand tu avais perdu tes semblables Quand il n'y avait plus de but de repères de chemin Quand il n'y avait plus d'issue Quand la seule énergie qui te venait naissait de l'horreur de te savoir à l'agonie

Sur ordre de la voix tu t'es dressé as risqué tes premiers pas²⁴

Un telle introduction constitue l'affirmation de la lutte qui a donné le jour à l'œuvre elle-même. Mais elle est aussi négation, opposition contre des valeurs qui ne lui conviennent plus. Le poète, par-delà sa honte

21 C. Juliet, *Affûts*, *op. cit.*, p. 57.

22 *Ibidem*, p. 22.

23 *Ibidem*, p. 14.

24 *Ibidem*, p. 9.

à accomplir le geste même, s'affirme contre : « Ce n'est pas facile de sentir que les autres vous tiennent à l'écart quand bien même vous avez une attitude tout à fait normale. Dans une société où ne comptent que les valeurs matérielles, vivre selon d'autres valeurs, ce n'est pas facile »²⁵. Dès lors, l'acte de retranchement revêt une dimension morale et le poème devient porteur d'une éthique invitant à l'exploration intérieure, vers toujours plus d'authenticité, loin des masques et futilités d'un monde d'apparat.

Si Ghyslain Lévy récuse la volonté de résistance dans la démarche de Charles Juliet en affirmant : « La condition du sujet solitaire n'est pas une position de résistance, une place-forte au cœur de l'intime, à partir de laquelle pourrait s'affirmer une rébellion assumée, et pourrait pousser l'écriture du côté d'une revendication d'auto-engendrement. Il s'agit plutôt d'une expérience de déroute, continuellement répétée, inévitable »²⁶ et bien que l'auteur lui-même se dise soumis à ses nécessités, l'expression d'un « non » émerge. Par-delà la question de la liberté du choix, dire « non » c'est prendre position. Bien que la voie empruntée soit celle de l'errance et de la détresse, il y a rejet d'une façon d'être au monde au profit d'une autre, alternative, en construction. Dans les poèmes, l'énonciation signale la fracture. Au « je » s'oppose le « vous » de la multitude :

vides
 vos regards et vos mots
 inerte et froide
 la main qu'à contrecœur
 vous me tendiez
 puis vos voix

25 R. Barry, *Charles Juliet en son parcours : rencontre avec Rodolphe Barry*, *op. cit.*, p. 127.

26 G. Lévy, « Écritures de la solitude : Charles Juliet », [dans :] *Topique* 64, Solitudes, *op. cit.*, p. 140.

s'éteignirent
vos visages
disparurent

à jamais
l'hiver
et la nuit

quand je marchais
à ma rencontre
égaré sur les chemins
du non²⁷

Mais « égaré » demeure certes le poète, car le « non » ne peut suffire pour résister. Non plus la seule négation, la seule déconstruction, mais l'affirmation d'un « oui » qui reconstruit. Alors, le cheminement progresse.

Il se dresse
fait ses premiers pas

Avance avec précaution

Marche bientôt à vive allure

La soif continue de le brûler

Mais cette ténèbre
et ce silence et cette solitude
ne lui sont plus à charge

Ses peurs l'ont quitté

Une force intacte lui est venue²⁸

L'expérience de la solitude dans le parcours poétique comme existentiel de Charles Juliet s'impose comme une nécessité, douloureuse nous l'avons vu, mais condition *sine qua non* de création, de naissance à la

27 C. Juliet, *Ce pays du silence* ; précédé de, *Trop ardente* et *L'inexorable*, *op. cit.*, p. 61.

28 C. Juliet, *Fouilles : suivi de L'œil se scrute. Approches. Une lointaine lueur*, *op. cit.*, p. 223.

fois spirituelle et littéraire. Dans son entretien avec Rodolphe Barry, Charles Juliet revient sur ces années de solitude et insiste sur leur importance nécessaire : « J'étais seul chez moi, et cette révolte je ne pouvais l'exprimer contre personne, contre rien. Elle ne pouvait que me renvoyer à moi-même. J'ai vécu ces années dans une totale solitude, une grande concentration, et je crois bien que pendant ces années-là je me suis coupé de l'extérieur, de la société, de la vie. Le travail qui se poursuivait en moi ne me laissait pas la liberté de vivre autrement. Ce furent des années de réflexion et de travail. Des années pendant lesquelles j'ai cherché à m'élucider. Quand je le pouvais, je trans fusais dans des mots ce que j'avais capté. Ce travail que j'ai effectué est quelque chose qui me paraît indispensable »²⁹.

De cette nécessité impérieuse découle un engagement sans faille, extrême. Chez Charles Juliet, la volonté d'épure et de clarté est telle qu'elle engendre une ascèse intransigeante. Chaque mot est pesé, mûri, parce que le poète connaît la valeur du langage. Parce que, pour ce petit paysan, les mots n'étaient pas d'un accès facile et ont exigé un long apprentissage. Parce que c'est dans la justesse et l'exactitude qu'il cherche la vérité qui saura dire sa réalité intérieure. C'est de cette détermination ferme et de cette exigence que résulte le ressassement en quête de la formule, du mot juste. Jean-Pierre Siméon décrit cet engagement et la solitude nécessaire qu'il implique : « Le courage de l'idée fixe. Une intransigeance absolue qui est l'engagement d'une vie. La ténacité farouche d'Hölderlin, le « don total » de Van Gogh et de Cézanne. Une concentration sans compromis, mieux : un recentrage permanent dont la violence assumée exclut la complaisance, le

29 R. Barry, *Charles Juliet en son parcours : rencontre avec Rodolphe Barry*, *op. cit.*, p. 51.

contentement narcissique et l'égotisme. On comprend que s'ensuive un nécessaire exil »³⁰.

Mais cet engagement total n'est permis qu'à certaines conditions qui s'associent à la solitude pour permettre son déploiement et ouvrir la possibilité de l'exploration intérieure : le silence et l'ennui. La solitude est, par conséquent, une forme de vide qui permet à la voix interne de se faire entendre, aussi faible soit-elle. Isolé des bruits du monde, tourné vers l'en-soi et attentif au murmure – qui est manifestation de la vie intérieure – le poète est alors à même de saisir ce qui se dit. Forme de méditation, cette attention offerte par la solitude, n'est pas sans évoquer la posture des sages et mystiques qui nourrissent les lectures de Charles Juliet. Il s'agit de puiser dans le retrait et la concentration des bribes arrachées au temps.

Ainsi, Charles Juliet confie-t-il à Rodolphe Barry : « Vous savez, l'écriture, c'est cela, être tourné vers l'intérieur pour tenter de saisir ce qui se dit dans le silence, saisir des mouvements très subtils, essayer de les capter, de les organiser, de les traduire dans des mots... pour moi l'écriture va de pair avec cette capacité d'ennui... [...] le silence permet l'écoute. Il n'y a pas de mystère, il faut écouter ce murmure si faible, qui s'interrompt dès que l'extérieur se manifeste. Il faut être capable de demeurer dans le silence... mais parfois, le murmure se tait, on ne sait pas pourquoi, il a disparu »³¹.

À la nécessité du silence, s'ajoute donc la capacité d'ennui. La solitude se veut une manière de faire face au temps, d'accepter l'attente, comme de lutter contre l'éphémérité en inscrivant le poème sur la page. De cette capacité d'ennui, le poète tire à la fois l'acuité et la patience qui offriront la possibilité du saisissement :

30 J.-P. Siméon, *Charles Juliet : la conquête dans l'obscur*, op. cit., p. 16.

31 R. Barry, *Charles Juliet en son parcours : rencontre avec Rodolphe Barry*, op. cit., p. 27-29.

« entrer / dans la longue / patience / demeurer / face à la paroi / attendre que tes mains / sachent tracer les signes / qui définiront ton visage »³².

Mais cette solitude demeure dialectique. Douloureuse, elle plonge dans la détresse, pousse aux confins de l'autodestruction. Nécessaire, elle permet la rencontre et la seconde naissance pour plus d'adhésion à la vie. Force de destruction, elle est agonie. Force de création, elle vivifie et sort de la fange les fondations manquantes.

rien ne s'annonce
mon silence est muet
mais je demeure en attente
prêt à capter ce qui va sourdre

soudain des mots
surgissent s'assemblent
et lentement
au profond de la nuit
les murs s'élèvent

une maison basse et retirée
où chantonne
en permanence le vivifiant
murmure de la source

où celui qui s'est perdu
pourra venir se rejoindre
retrouver son visage
renouer avec son sang³³

Elle s'apparente alors à des émotions ambivalentes voire oxymoriques, mêlant bien-être et résurgence de douleur ou ardeur du désir qui consume :

Au cœur de la nuit. Cette ardente sereine lumière de l'insomnie, cette effervescente intimité de soi avec soi, et tant de choses inconnues qui

32 C. Juliet, *À voix basse*, Paris, P.O.L, 1997, p. 41.

33 *Ibidem*, p. 119.

vagissent, et tout ce qu'on ne sait jamais formuler, soudain là, vibrant, gorgé, précis, sur le point de se dire³⁴

Fusion des contraires, formant totalité, le poème coule en un ce qui s'oppose, incite toujours au retour :

les regards les émotions
qu'ils te donnent
les lèvres et les rires
oublie-les

reviens
à ta solitude
heures lentes
brumeuses terres
de l'ennui
attente
qui perd de vue
ce qu'elle attend

et plus tard
coule-toi en ce silence
où ta vie se recueille
et s'exalte

où ta souffrance
se noue à la joie
ta peur au désir

où bientôt
une émotion violente
te ravage

te tient assouvi
près de la source
ivre d'une joie
proche du sanglot³⁵

De cette fusion naît la sphère. La solitude intime devient retour et refuge. Elle offre au poète le repli vers l'en-soi qui évoque le monde intra-utérin pour jamais perdu. Elle en a les caractéristiques : « cavité », « tiédeur

34 C. Juliet, *Affûts*, *op. cit.*, p. 61.

35 C. Juliet, *Ce pays du silence*, *op. cit.*, p. 71.

aqueuse »³⁶ et offre le repos, l’apaisement à la manière des bras maternels : « c'est là / qu'est mon refuge / dans la grotte / la grotte de chair / où se résorbent / les peurs / où je viens me lover / me reposer de la vie »³⁷. Comme l’utérus, le repli solitaire fait don de vie. Il est pour le poète le moyen de renaître à lui-même. Il conditionne la connaissance de soi, par la réflexion, l’inversion du regard. Le motif du cercle traverse les poèmes : « un regard / toujours plus / avide / le corps / entier / devient / œil / sphère / captant / les sphères »³⁸. La sphère est fusion, perfection qui allie les contraires, elle est le ressaisissement de l’œil qui se scrute et le repli qui mène à la connaissance et à l’auto-engendrement par le verbe, « ces mots que j’envole et qui me donnent le jour »³⁹ ; « et tu te fermes / te resserres sur ton silence / attends que montent / les mots qui deviendront / ce que tu es »⁴⁰.

L’expérience de la solitude, associée au principe de naissance et de création, se fait miracle : « cette émeute / dans le sang / à se trouver / seul à seul / face à face / être à être / à accueillir / en silence / ce qui n'est / que rarement / donné »⁴¹. Le poète trouve, dans la solitude et l’émanation de la voix, un peu de l’extase religieuse. Tout est accueil et passivité, abandon au non-vouloir et au non-pouvoir vers lesquels tend Charles Juliet, nourri des lectures taoïstes. La solitude est consentie, acceptée, et non plus centrée sur soi, s’ouvre à autrui et au commun : « Travailler sur soi, c'est selon Juliet, “pour s’ouvrir davantage aux autres et au monde”. Il fait sienne la maxime de Tchouang-tseu : “Sa personne se

36 C. Juliet, *Fouilles : suivi de L’œil se scrute. Approches. Une lointaine lueur*, op. cit., p. 64.

37 C. Juliet, *À voix basse*, Paris, op. cit., p. 45.

38 C. Juliet, *Affûts*, op. cit., p. 164.

39 C. Juliet, *Ce pays du silence*, op. cit., p. 85.

40 *Ibidem*, p. 63.

41 C. Juliet, *Affûts*, op. cit., p. 171.

définit par identification à ce qui est commun à tous." Ce qui n'est pas sans rappeler la position d'un Paul Eluard : de l'horizon d'un seul à l'horizon de tous »⁴².

Mais à ce « oui » du consentement doit succéder celui de l'adhésion. Appréhender l'œuvre dans sa totalité, c'est observer l'accomplissement du cycle et la solitude faire retour sur elle-même à mesure que le poète s'ouvre au monde. Non plus retranchement mortifère sur soi-même, la solitude qui a permis la rencontre ouvre la voie vers autrui et offre les mots en partage. Désormais, cette solitude de Charles Juliet, lecteur et écrivain, s'adresse à une solitude universelle, partagée.

Contenu dans son œuvre pluri-générique, le dialogue prend de multiples formes. La lettre qui a introduit Charles Juliet à la littérature se fonde sur l'échange et répond à son besoin fondamental de communiquer. Ses premières lettres sont adressées à sa mère adoptive lorsqu'il était à l'École militaire et ses premiers mots si difficiles à formuler sont pour lui une façon de lui exprimer son affection : « et les mots étaient le moyen de la rejoindre »⁴³. Dans sa poésie, dialoguent principalement le « je » et le « tu », sachant que l'un est souvent le dédoublement de l'autre, une version du « moi » plus ou moins avancée dans sa quête : « Accepte que ma voix prête ses mots à cette souffrance que tu vis et qui me taraude »⁴⁴. Mais on ne peut réduire cet échange à un soliloque. Les limites du « tu » sont vaporeuses : il est cet autre, en travail, en détresse, il est cette femme aimée, il est cette mère morte que le poète cherche à rejoindre dans la fusion, mais surtout il est tous ces visages qui viennent se greffer sur le sien, ces cohortes d'humiliés qui, comme lui, qui, comme elle, souffrent

42 J.-P. Siméon, *Charles Juliet : la conquête dans l'obscur*, op. cit., p. 38.

43 R. Barry, *Charles Juliet en son parcours : rencontre avec Rodolphe Barry*, op. cit., p. 26.

44 C. Juliet, *Ce pays du silence*, op. cit., p. 103.

et trouvent dans la poésie de Charles Juliet un écho, une voix familière : « le cri / de ta souffrance / et de la mienne / de celle qui ronge / en chacun »⁴⁵.

Le pouvoir du poète est de faire que sa voix solitaire porte et touche d'autres solitudes, le temps peut-être d'une lecture.

la poignée de main
qui ferait sourdre en toi
un peu de douce chaleur

les mots qui répandraient
leur pluie de printemps
sur ta terre

le regard bon grave et vivant
qui te dirait en silence
qu'on a saisi ce que tu es
capté ce qui frémi dans tes feuilles

que tu as ta place parmi eux⁴⁶

Dans ce poème, ce « toi » est vaste, comprend le désir et le manque du poète comme ceux des lecteurs qui s'y reconnaissent.

L'échange tient en un cercle parfait. En amont de son parcours, Charles Juliet tire lui-même sa nourriture de rencontres multiples. Il se confie à Rodolphe Barry à propos de ses lectures et notamment de celles de James Agee et Nikos Kazantzaki : « On se sent parfois en affinité avec un écrivain et le monde qu'il nous révèle. Il finit par faire partie de votre vie la plus intime, on dialogue avec lui, il est là présent à chaque seconde de ce que vous vivez, il vous habite complètement. Ce sont de grands chocs amoureux... C'est sans doute pour cela que j'ai toujours été un lecteur

45 *Ibidem*, p. 111.

46 C. Juliet, *Fouilles : suivi de L'œil se scrute. Approches. Une lointaine lueur*, op. cit., p. 183.

avidé... »⁴⁷. À l'évocation de la lecture de Krishnamurti, le sentiment est donné que l'exil prend fin, le lecteur peut trouver une demeure parmi les œuvres qui sauront entrer en résonance avec leur propre mélodie interne : « Quand j'ai lu Krishnamurti, je m'y suis senti d'emblée chez moi, il n'y a pas une seule phrase qui m'ait posé problème. Il parle de cette démarche hors de toute croyance, de toute tradition, de tout vocabulaire particulier, et on n'a donc aucune difficulté à le comprendre... »⁴⁸. En retour, le poète cherche à apporter au lecteur ce qu'il a reçu et plus encore. La dynamique est bien celle d'un échange, d'un partage, au sein d'une fraternité retrouvée.

À l'issue du parcours, le poète devient porte-parole et prête à son tour ses mots, ceux désenfouis au prix de la lente exploration solitaire, pour parler à une infinité de solitudes qui ne se disent pas, ou pas encore. Le geste est empathique, fraternel, tendu pour apaiser, pour indiquer une voie : « L'écrivain a peut-être pour fonction de proposer des mots à ceux qui n'en ont pas... [...] Si l'écrivain écrit à partir de son centre, et s'il sait trouver les mots justes, ses mots peuvent apaiser de grandes souffrances, rendre moins lourdes des solitudes »⁴⁹. Ainsi se forment la chaîne des voix, d'échos en échos, et le cercle vertueux de solitudes qui se répondent, pour accepter les bienfaits d'une solitude nécessaire à la rencontre et à l'ouverture au monde : « ces traces que tu aspires / à laisser / qu'elles disent à ceux / qui continuent la chaîne / que tu as œuvré avec le désir / de leur remettre / plus que tu n'avais reçu »⁵⁰. Écrit alors le poète, qui porte sa lueur, pour que se perpétue la chaîne vertueuse. Comme lecteur et correspon-

47 R. Barry, *Charles Juliet en son parcours : rencontre avec Rodolphe Barry*, *op. cit.*, p. 137.

48 *Ibidem*, p. 73.

49 *Ibidem*, p. 129.

50 C. Juliet, *À voix basse*, *op. cit.*, p. 46.

dant de Charles Juliet, Christian Bobin saisit l'enjeu de cette voix qui accompagne, sans étouffer la voix propre qui doit sourdre : « nous sommes dans le noir, et rien n'est plus tendre, rien n'est plus proche que la voix qui s'élève et raconte des histoires. Elle est fraternelle, elle éclaire la solitude, sans la corrompre »⁵¹.

Transmutée, la solitude, en cercle parfait, par la voix.

« Pour parler à mon semblable. Pour chercher les mots susceptibles de le rejoindre en sa part la plus intime. Des mots qui auront peut-être la chance de le révéler à lui-même. De l'aider à se connaître et à che-miner »⁵². À son tour.

51 C. Bobin, *Correspondance personnelle*, Lettres à Charles Juliet, 1986.

52 C. Juliet, « Pourquoi écrire ? », [dans :] *Échanges : entretiens, textes, études*, Vénissieux, Éd. Paroles d'Aube, 1997, p. 35.

bibliographie

- Barry R., *Charles Juliet en son parcours : rencontre avec Rodolphe Barry*, Paris, Les Flohic, 2001.
- Bobin C., *Correspondance personnelle*, Lettres à Charles Juliet, 1985.
- Juliet C., *Ce pays du silence ; précédé de, Trop ardente et L'inexorable*, Paris, P.O.L, 1992.
- Juliet C., *Affûts*, Paris, P.O.L, 1995.
- Juliet C., *À voix basse*, Paris, P.O.L, 1997.
- Juliet C., « Pourquoi écrire ? », [dans :] *Échanges : entretiens, textes, études*, Vénissieux, Éd. Paroles d'Aube, 1997.
- Juliet C., *Fouilles : suivi de L'œil se scrute. Approches. Une lointaine lueur*, Paris, P.O.L, 1998.
- Juliet C., *L'Opulence de la nuit*, Paris, P.O.L, 2006.
- Lévy G., « Écritures de la solitude : Charles Juliet », [dans :] *Topique 64*, Solitudes, Le Bouscat, l'Esprit du temps, 1998.
- Siméon J.-P., *Charles Juliet : la conquête dans l'obscur*, Paris, J.-M. Place, 2003.

abstract

Solitude's perfect circle in Charles Juliet's poetry

Exploring solitude in Charles Juliet's work means apprehending an entire poetic and spiritual journey. His poems, less studied than his *Journal*, form the corpus of our study. As a condensed form of writing and thinking, they express the aesthetics of simplicity and the demanding nature of truth he treasures. To explore this solitude, we must look beyond the mythical figure of the "solitary walker" and grasp the genesis of the poet in order to understand the gradual transmutation of solitude throughout his journey. Solitude is, first of all, original exile and the ordeal of one who must learn how to speak, as well as the condition for self-encounter and creation. Dialectical in nature, it requires presence. The poet's work draws on readings, diverse voices, and a fraternal need for sharing. Juliet thus appears as a spokesperson, lending his words to those who cannot yet find their own, speaking from one solitude to another, and inviting consent—so that each may discover their own voice.

keywords

solitude, poetry, genesis, voice

mots-clés

solitude, poésie, genèse, voix

elena gueudet motte

Elena Gueudet Motte : Agrégée de lettres modernes et doctorante en littérature française, dont la thèse porte sur *La voix dans l'écriture poétique de Charles Juliet*, sous la direction de M. Olivier Belin, à l'Université de Paris Sorbonne.

PUBLICATION INFO			
Cahiers ERTA	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681		
Received : 30.09.2024 Accepted : 25.02.2025 Published : 30.06.2025	ÉTUDES	ASJC 1208	
ORCID : 0009-0003-0453-1642			
E. Gueudet Motte, « Du cercle parfait de la solitude – Charles Juliet en poésie », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2025, nr 42, pp. 77-98. DOI :doi.org/10.26881/erta.2025.42.04			
www.czasopisma.bg.ug.edu.pl/index.php/ce/index			
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).			

